

Le héron

J'étais calmement assise dans l'herbe, bercée par le doux roulis du vent dans mon dos.

Il me regardait, posé au bord de la rivière, fixement.

Nous étions tous deux immobiles, comme perdus, chacun, dans notre déluge de pensées.

La torpeur ambiante semblait donner à l'atmosphère un halo de magie.

Il ne bougeait pas.

Mais j'imaginai les délicates gouttes d'eau descendre une à une le long de son plumage.

J'en sentais la texture.

Je pouvais comme voir la brise soulever délicatement, une à une, chaque infime partie de son duvet blanc aux reflets de perle.

Sa tête.

Comme j'aimais sa tête.

Fière, tenace. Hautaine, presque.

Sa courbure noire, fine et ciselée. Partant du coin de ses yeux malicieux.

Comme un maquillage. Une préparation féminine avant le combat.

Il avait beau sembler se sentir bien seul, je ressentais sa sensation d'abandon.

Je ne pouvais que comprendre comme cela devait parfois lui peser.

Mais lui, au moins, avait des ailes pour voler.

Je pouvais me l'imaginai, fendant le brouillard .

Avec une grâce infinie, larguer les amarres.

Simplement, subtilement.

Avec délicatesse. Et foi en un avenir meilleur. Quelque part. Autre part.

Un meilleur étang où prendre racine.

Un meilleur poisson à goûter.

La chance peut-être d'une écrevisse craquante et juteuse. Un petit plaisir complémentaire dans une vie simple et ordonnée.

Je continuais à l'observer avec calme. Alors que mon cœur cognait à en perdre raison dans ma poitrine. Que je venais de vivre une des pires épreuves de ma vie. Que le chemin était encore semé d'embûches. Que j'avais peur. Que j'avais froid. Que je me sentais transformer en statue de pierre. Prête à me laisser engloutir sous la noirceur de mes sentiments. Comme l'Atlantide qui avait disparu sous les flots. Mon navire prenait l'eau de toutes parts et je ne voyais pas de terres paisibles à l'horizon où je pourrais accoster et reprendre des forces.

J'avais envie de lui parler, de lui demander son avis. Sur ce qu'il ferait, lui, pour affronter la situation.

Lui qui semblait si empli de confiance en l'avenir.

Si serein.

Ses fines pattes campées dans les broussailles, leur éclat doré magnifié par l'habileté dansante des roseaux autour.

Il était conquérant. Sûr de ce qu'il voulait. Sûr d'atteindre sa terre promise.

Sa robe de plumes irisées de nuances du blanc au noir voltigeait au même rythme que le zéphyr qui apaisait la plaine.

Comme j'aurais aimé qu'il apaise ma peine.

Les celtes, il me semble, lui ont donné le pouvoir de la résilience et de la rédemption.

Résilience... Ce mot devenu contemporain, pour tout et pour rien.

Mes parents : "Il va falloir faire preuve de résilience, nous serons à tes côtés".

Mes amis : " Nous allons te soutenir et à t'accompagner à travers ces mois et probablement ces années difficiles. Tu vas devoir certainement être patiente et résiliente".

Les ambulanciers et les médecins sur place : " Il n'y aura pas de moyens tout faits pour que vous puissiez accepter et avancer. Vous allez avoir besoin de courage. De résilience surtout. D'être entourée. Ne restez surtout pas seule. Chaque personne qui pourra vous aider sera bonne à prendre. Nous allons vous confier aux soins d'un psychologue. Etre là pour vous, pour tenir debout."

Tenir debout. Il sait si bien le faire, lui. Stoïque. Puissamment droit sur ses doigts crochus. Sa houppette nageait dans la pénombre du soir qui doucement arrivait. Comme un ruban noir flottant dans le vent.

Un ruban noir. Le signe du deuil. Le signe de la perte, de la tragédie. Il venait me narguer ce fichu oiseau ! Comme je lui en voulais alors, j'aurais voulu le froter, le griffer, le gratter de toutes mes forces. Le faire partir. Qu'il arrête de me regarder de ces yeux jaunes. Toute la tonicité et la force de vie dans ce jaune ardent. Pourquoi avait-il le droit d'être là, beau, rassurant, si grandiose ? En même temps que moi, meurtrie, vidée de toute substance. Insignifiante. Un grain de terre dans la campagne environnante. Je n'avais plus rien, le dynamisme m'avait quitté. J'étais une coquille vide à la dérive, en surface d'un océan tempétueux, violent, prête à être totalement submergée.

Pourtant je restais là. J'aurais dû faire quelque chose, me mettre en mouvement. Sortir les rames. Forcer sur mes bras, mes jambes. Prendre un seau. Ecoper. Tenter tant bien que mal d'essayer de sauver ma peau sous le déluge. Bouger, simplement bouger pour reprendre pieds.

Mais j'étais subjuguée par l'animal. Rien ne me semblait plus important que de le regarder. Comme s'il venait m'apporter la bonne fortune, la chance, toute une vie de gains au loto.

En fait, il faut être honnête, il n'a rien fait d'impressionnant, rien de plus qu'être. Vivant. Vibrant. La note de réconfort dont j'avais besoin.

Le policier qui était venu frapper à ma porte dans cette nuit terrible, n'était pas comme le roi de la rivière, stable. Il dodelinait d'un pied sur l'autre. Chercher ses mots. Inconfortable. Il aurait sûrement préféré être au coin du feu, avec ses proches plutôt que de venir frapper dans la nuit noire à la porte d'une calme maison de ville. Il aurait aimé ne pas voir notre chat, tentant de profiter de l'entrebâillement de la porte pour s'échapper. Il aurait aimé ne pas voir ma tenue confortable, ma verre de vin rouge posé sur la table basse, prête à me regarder une série télévisée insipide. Il aurait aimé ne pas voir la peluche en forme de singe, posée sur le fauteuil, les jouets éparpillés au milieu du salon. Il aurait aimé trouver les mots justes. Mais il y a t'il des mots justes pour dire à une mère que son mari et son fils venaient de périr dans un accident de voiture alors qu'ils se rendaient heureux au cinéma voir un film de sciences fiction et qu'elle n'avait pas voulu les accompagner?

Non.

Il n'y a pas de mots justes.

Et je restais là.

Il me semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis cette nuit terrible, mais seuls cinq mois étaient passés. Cinq mois d'engourdissement.

Il y avait eu la sidération, puis les cris. Mes larmes bloquées dans la gorge. Un trou noir. Des bribes d'images. Le policier m'accompagnant voir la voiture. A ma demande, en état de choc. Je ne pouvais toujours pas comprendre pourquoi j'avais voulu voir la voiture. Notre voiture. Où nous avons passés tant de moments de joie, à chanter, à apprendre les numéros des départements à notre enfant. Où nous nous étions embrassés. Aimés, simplement.

Cette auto maintenant réduite à un tas de tôles. Les médecins, les ambulanciers, le psychologue. Les appels désespérés à mes parents, à mes amis, à tous mes proches. Les obsèques. La dalle du cimetière. Mon rituel devenu hebdomadaire. Marcher, poser les fleurs sur leurs tombes et regarder la rivière en contrebas.

Je l'avais vu véritablement une première fois il y a déjà deux mois de cela et sa majestuosité m'avait redonné un regain d'espoir. Pour me montrer que la beauté restait possible. Comme un roc auquel s'accrocher de toutes mes forces. Pour ne pas chavirer.

Ce héron.

Héron-héros. Cela se ressemble, n'est-ce pas?

"Pas un hasard" avais-je alors pensé.

Depuis, il était partout avec moi. Dès que je ressentais de prendre un peu de sa puissance. Dès que j'avais besoin de me dire que la vie continuait.

Il me suffisait de baisser mon regard vers mon poignet gauche pour le voir.

Mon héron.

Mon tatouage de résilience.